

# Le Choix

**Laurent Counord**

# **Le Choix**

Et divisit lucem a tenebris

© Les Éditions du Net, 2013  
ISBN : 978-2-312-04853-6

« Au milieu des ténèbres,  
la plus humble veilleuse brille comme un phare. »  
Emile Gaboriau



## 22 DÉCEMBRE

L'étouffante atmosphère de la salle contrastait avec le froid du zinc sur lequel deux glaçons finissaient de se battre dans un fond de Jameson décoloré. Il fit tourner doucement le verre du bout de ses doigts crasseux, le regard perdu sur ces deux cailloux éphémères, le col de son caban relevé ne dissimulant que très mal un visage fatigué sous une barbe grisonnante et mal soignée. Avec une silhouette de vieux briscard qui aurait franchi toutes les mers pour s'échouer ici, le menton bien haut, il finit par s'envoyer au fond du gosier ce reste sans saveur. Il reposa le verre sur le comptoir du *Saint-Patrick* pour le pousser d'un index tremblant vers le barman dépité. Celui-ci riposta par un claquement de langue sur le palais tout en secouant la tête.

— Sérieusement, Ross, tu ne crois pas que tu en as assez ?

— T'as peur que je ne te paye pas ?

— Tu sais bien que ce n'est pas ça, mais il est à peine dix-huit heures et tu en as déjà pas mal au compteur. Sans parler de ceux que tu as dû t'enfiler avant.

— Une mère poule ! C'est bien la dernière chose dont j'ai besoin.

— Si au moins tu savais ce dont tu as besoin.

— Parce que toi tu le sais ! grommela Nathan Ross, en lâchant deux billets sur le comptoir.

— Ça fait un bail que je te connais, reprit le barman. Tu sais bien ce que j'en pense, tu ne peux pas continuer.

— Il est justement là le problème, tu me connais depuis trop longtemps, ajouta-t-il en se levant péniblement de son tabouret.

Le barman se rapprocha en posant ses mains sur le comptoir.

— Putain ! Tu crois que tu vas y changer quelque chose ?

— Sûrement pas, et c'est peut-être mieux comme ça. Mais qu'est-ce que ça peut bien te foutre, à toi ?

Ross longea le comptoir pour regagner la sortie. Il refusa l'aide du barman, mais lui laissa tout de même le soin d'ouvrir la porte.

Il n'avait rien contre lui, un gars plutôt sympa, mais même les gars sympas le faisaient chier au plus haut point.

— « No futur » marmonna-t-il en se remémorant ce vieux tube des *Sex Pistols*.

Un mal incurable le rongait. Il le conduisait inexorablement à sa perte sans que personne puisse y faire quoi que ce soit. Avait-il seulement envie de freiner sa chute ? Plus les jours passaient, plus les mois défilaient, et plus c'était difficile. Tout le monde lui avait dit : « Le temps arrangera les choses ». De la merde, oui ! Le temps ne faisait qu'estomper un semblant de volonté. Une putain de vie ! Il avait plusieurs fois essayé de lui faire la nique, mais la raison ou le manque de courage lui avait retiré le canon, au dernier moment ; avant qu'il ne s'effondre en pleurs sur la moquette sale de sa chambre qui empestait la mort. Ils avaient fini par lui reprendre son 9 mm.

« — pour ton bien... » avait justifié Tony. Le gros Tony, cette véritable caricature de flic de série B était à quelques mois de la retraite, un type intègre, un mec respectable et respecté. Un de ceux qui n'avaient pas d'autres envies que de faire bien ce qu'il avait à faire, et comme cela devait être fait. Il ne se serait jamais permis de

traverser en dehors des clous et les deux seules choses qui pouvaient le foutre en rogne étaient ces vieux clichés italo-américains dont beaucoup l'affublaient dans les couloirs ou à la machine à café en faisant bien gaffe qu'il ne soit pas dans les parages, et... les hypermarchés. La grande distribution nous faisait bouffer de la merde...

« — De vrais charognards, assassins du petit commerce », s'était-il souvent emporté en se lançant sur le sujet.

Il avait été le témoin de la fulgurante ascension de Nathan Ross. Un parfait bon petit gars, honnête et droit, bosseur comme pas deux. Malgré quelques petits dérapages à mettre sur le compte d'une jeunesse tout aussi fougueuse qu'irréfléchie, la police pouvait être fière de l'avoir compté dans ses rangs. C'était avant l'accident.

Le commissaire principal Tony Barrezi doutait maintenant qu'il puisse s'en relever même s'il l'avait longtemps espéré. Il l'avait soutenu de son mieux, malheureusement, il devenait de plus en plus difficile de le sortir de cette misérable vie qu'il s'était bâtie, jour après jour. Nathan Ross avait la trentaine passée, et il était déjà mort.

Son visage se crispa au contact de l'air froid. La circulation était encore dense et les trottoirs grouillaient de curieux qui s'émerveillaient devant les vitrines joliment décorées à l'approche des fêtes. Un père Noël chantait d'une forte et grosse voix à l'angle de la rue des Jasmins. Une toute petite fille emmitouflée dans une veste de laine tressée, visiblement apeurée par cette ritournelle du « vieux monsieur barbu », grimaçait en sanglotant dans les bras de sa mère qui ne trouva d'autre solution que de changer de trottoir sous le regard amusé des passants. Ross erra sur le macadam glis-

sant. Il finit par bifurquer, place de la Rotonde puis traversa l'esplanade des Arts.

Son regard se perdit de l'autre côté de la rue sur le *p'tit bistrot*. Il était bondé. La chaleur qui y régnait avait fini par recouvrir la vitre d'une légère buée dans laquelle un jeune homme dessinait de petits cœurs, pour le plaisir d'une jolie jeune fille que l'on devinait sous le charme.

Un an, trois cent cinquante-huit jours exactement, c'était bien la première fois qu'il s'arrêtait ici. Cela faisait bien longtemps qu'il avait banni la plupart des lieux qu'ils fréquentaient ensemble et ce n'était pas aujourd'hui qu'il allait changer ses habitudes. Il sortit de sa poche un paquet de brunes, sa dernière clope. Après avoir minutieusement cherché de quoi l'allumer, il se résigna à demander au premier passant qui fit jaillir la flamme d'un briquet jetable, en restant bien sur ses gardes devant cet homme qui empestait crasse et alcool. Il tira une longue bouffée avant de le remercier par trois mots inaudibles. Un dernier regard de l'autre côté, puis il rajusta son caban et continua vers le canal.

Au carrefour, à l'angle du cinéma, des gosses se balançaient des boules de neige en riant fort. L'une d'elles finit sa course sur le pare-brise d'une vieille Ford qui s'engageait à gauche, vers le centre. Un homme corpulent dont la grosse barbe grise ne pouvait pas mieux cadrer avec cette fin d'année sortit en brandissant le poing. Il invectiva les jeunes qui disparurent hilares au coin du boulevard Kennedy. Le type très énervé prit à partie les autres automobilistes sur le fait que ces gosses étaient de petits inconscients, que cela aurait pu être beaucoup plus grave, et qu'ils pouvaient s'estimer chanceux qu'il n'y ait pas de blessés...

— « Allez, c'est Noël, papy ! » lui lança un jeune homme de la fenêtre de son petit 4x4 décoré d'une myriade d'autocollants vantant les raids et explorations autour du globe.

Ross se faufila dans l'étroite ruelle des cordonniers, laissant le carrefour s'apaiser peu à peu derrière lui, après que le barbu eut jeté l'éponge d'un geste de la main. En d'autres jours, cela aurait pu mal tourner.

Il traversa le petit jardin des fontaines. Les jeunes couples prendraient possession de ses vieux bancs de bois, dès l'arrivée du printemps. À l'abri des arbustes en fleurs et des fontaines aux statues helléniques les idylles naîtraient et s'estomperaient au gré des journées. Mais en cette période, l'endroit protégé du brouhaha de la ville était beaucoup moins romantique. Les sans-abris s'étaient installés dans les rares bosquets, crachant leur triste vérité au milieu des allées. Leurs rangs grandissaient tristement d'hiver en hiver, forçant les habitants du quartier à s'interroger sur la direction que prenait notre société. Peut-être que c'était finalement ce qu'elle souhaitait ? Peut-être qu'il fallait que dix perdent pied pour qu'un seul puisse vivre dans l'opulente joie d'y être parvenu ? Une sorte de récompense ultime, pour des dizaines de décennies bâties sur la compétition, la mise en concurrence, pendant que des bidons-ville improvisés fleurissaient dans les coins et recoins comme une mauvaise herbe. Le paradoxe ! On trouvait facilement un parking en sous-sol pour mettre sa voiture à l'abri des nuits glaciales, mais on détournait sans pudeur la tête pour ne pas croiser le regard de ceux qui squattaient les portes-cochères. Personne ne voulait, à l'apogée de notre civilisation, y voir là le signe d'une lente agonie qui en sonnerait le glas.

Ross, lui, était immunisé. Ce n'était pas le fait qu'il soit insensible ou dépourvu d'empathie, non, il n'était plus qu'une ombre errante attendant son heure, un zombie alcoolisé puant de tristesse. Son cœur s'était déchiré cette nuit de décembre où un chauffard ivre avait pris sa femme et sa fille sur un passage piéton. La seule question à laquelle il n'arrivait toujours pas à répondre était : pourquoi pas moi ? Pourquoi avait-il fait demi-tour à quelques mètres des bandes blanches.

« — *Il faut que j'achète des clopes.* » Ce furent les derniers mots qu'il prononça avant de se retourner. Et il y eut ce bruit terrible, strident, puis un autre beaucoup plus sourd.

Le monde s'écroula.

Un sac poubelle à la main, le commissaire débarrassa méticuleusement l'unique table de la pièce de ses innombrables canettes de bière vides, de papiers gras et de restes de nourriture. C'était bien l'ensemble de cette chambre de bonne qui empestait la crasse et le renfermé. La femme qui l'accompagnait préféra rester debout, près de la fenêtre qui surplombait le boulevard, d'ordinaire bien plus bruyant. De ses deux bras plaquant son sac à main sur sa poitrine, elle essaya de dissimuler sa gêne du mieux qu'elle put. Mais malgré son trouble apparent et le malaise qu'elle s'efforça de contenir, il émanait de son visage sombre une indescriptible douceur. Un mélange de candeur et de tristesse qui éclairait de fins traits sous un austère chignon. De petits mouvements incontrôlés de nervosité se mirent à trahir ses doutes grandissants. La quarantaine passée, cette belle femme gainée haute couture et perchée sur des talons aiguilles se demanda soudain si le coup en valait vraiment la peine.

— Venez vous asseoir, Madame Fayar, lança le commissaire Barrezi après avoir dégagé la première chaise des fringues douteuses qui traînaient sur l'assise. Nous serons mieux ici, ajouta-t-il d'une petite voix qui se voulut réconfortante.

Après une courte hésitation, elle consentit à s'installer à la table de formica blanc. Le sac à main toujours tenu contre sa poitrine, le buste bien droit, le regard perdu dans le vide. Le commissaire posa sur elle un regard bienveillant. Il soupira, cherchant par tous les moyens à la réconforter.

— Je vais nous faire un café, dit-il en se frottant les mains, décidé à en découdre maintenant avec le coin cuisine.

— Croyez-vous qu'il va venir ?

— Oh ! ça, il n'y a aucun doute. Même s'il est difficile de l'imaginer habitant dans ce bor... enfin, ici, nous sommes chez lui, lança-t-il du coin cuisine. Et, à moins que ce ne soit l'un de ses jours de beuverie, il ne devrait plus tarder.

Il s'assit avec une bouteille de vin blanc et deux verres qu'il posa sur la table.

— Désolé pour le café, je n'ai trouvé que ça !

Un tempo sourd résonna de l'autre côté de la cloison. Il y eut quelques échanges de mots, puis des cris qui se transformèrent en bris de vaisselle. Madame Fayar refusa le vin d'une main tendue au-dessus du verre. Elle balaya pour la énième fois du regard la pièce comme si elle espérait trouver un peu de réconfort dans ces meubles surannés, poussiéreux, sans âme. La tapisserie criarde aux motifs arrondis transpirait la saleté sous des airs psychédéliques d'un vieux temps où le disco arrivait encore à faire apprécier le formica et les *pattes d'eph*. Un violent claquement de porte fit trembler la pâle copie de *l'homme à la dague* du Caravage, accrochée

sur le mur du fond. La musique se tut, laissant à nouveau monter les bruits d'un boulevard engourdi par le froid.

— Vous avez insisté pour que je vous conduise ici, mais je ne voudrais pas que vous vous fassiez trop d'illusions. Le capitaine Ross n'a pas... n'a plus toutes ses facultés. Ce n'est pas qu'il ne soit plus capable. Vous savez, il a vécu des moments très difficiles et je ne crois pas qu'il soit encore sorti d'affaire.

— Oui, Monsieur Bollane a eu la gentillesse de m'informer. Sachez que je compatis pour la douleur que cette horrible épreuve lui fait endurer. Croyez-moi, je sais ce qu'il vit.

Le commissaire Barrezi se retint par courtoisie de lui avouer que le coup de fil de ce Claude Bollane, directeur des services de la police nationale, avait été bref, mais sans équivoque : « *Si madame Fayar veut rencontrer Nathan Ross, qu'il en soit ainsi...* ». Il avait ensuite raccroché sans prendre le temps d'écouter les objections du commissaire. Nul doute qu'il aurait lui aussi bien aimé que Ross reprenne son poste. Le nombre d'affaires élucidées, son comportement exemplaire, il avait rapidement su se rendre indispensable. Même si personne n'avait osé l'avouer, au bout d'une année sabbatique, le vide laissé par son départ peinait encore à se combler.

— Je dois absolument le rencontrer. Vous savez, mon mari a une réelle admiration pour lui. Je me souviens du quartier de la gare, de cette enquête, de toutes ces filles... Anton est persuadé que notre fils aurait pu... si seulement monsieur Ross s'était occupé de l'affaire.

— Pour votre mari, nous avons mis nos meilleurs éléments sur l'enquête, et...

— Cela fait six mois ! coupa-t-elle en haussant la voix un semblant de colère dans son regard froid. Mais elle se ravisa aussi-

tôt. Excusez-moi commissaire. Je sais que vous faites de votre mieux, mais je suis si fatiguée.

— Ne vous excusez pas. Je comprends parfaitement votre démarche.

Le commissaire déplaça sa chaise pour s'asseoir à ses côtés. Il jeta un regard sur la bouteille de vin blanc posée au centre de la table. Il hésita une seconde, puis reprit :

— J'ai surtout peur que vous soyez déçue. Vous devez vous préparer à ce que Nathan ne veuille pas nous écouter et encore moins accéder à votre requête.

— Il m'écouterà.

— Et si ce n'était pas le cas ? Je le connais depuis longtemps...

Le commissaire n'eut pas le temps de finir sa phrase. La porte d'entrée s'ouvrit brusquement et Nathan Ross apparut, pas surpris le moins du monde de trouver deux personnes chez lui. Un petit sac de plastique dans les bras, il referma la porte sans un mot, jeta un coup d'œil sur la poubelle que Tony Barrezi avait placée contre le mur puis s'avança vers la table pour y déposer ses provisions : en tout et pour tout, deux bouteilles d'alcool et une baguette de pain pliée en deux. Blanka Fayar se leva instantanément, suivie par Tony Barrezi.

— Salut Nathan. C'était ouvert alors je me suis permis d'entrer.

— Ce n'est pourtant pas le jour du ménage, répondit Nathan Ross en montrant d'un signe de tête le sac poubelle.

Il se saisit de la bouteille de vin blanc posée sur la table et se remplit un verre qu'il but d'une traite. En se tournant vers cette femme, il vit de la compassion dans son regard, et autre chose qu'il ne put décrire, quelque chose de plus étrange. Il lui fit un bref

signe de la tête, reposa son verre puis tourna les talons vers le coin cuisine sans répondre au timide « bonjour », ni à la main tendue.

— Nathan, je te présente Blanka Fayar. Madame Fayar est la femme de...

— Je sais qui est Fayar, ce n'est pas parce que l'on se bourre la gueule toute la journée qu'on ne regarde pas les infos. Même les plus cradingues des rades ont la télé. Tu devrais sortir plus souvent ...

Nathan fouilla dans les placards pour en sortir un paquet de chips ouvert depuis quelques jours dans lequel il plongeait la main.

— ... Si tu veux, je t'emmènerai un de ces soirs faire la tournée des grands-ducs, ironisa-t-il en s'asseyant sur la chaise que Barrezi venait de libérer. Je suis désolé madame Fayar, mais si j'avais su que j'avais des invités à l'apéritif, croyez bien que j'aurais pensé à acheter un paquet moins rance. Si le cœur vous en dit, finit-il en lui tendant le paquet qu'elle refusa poliment.

Il se servit un autre verre de vin.

— Madame Fayar souhaitait te rencontrer, j'aimerais que tu écoutes ce qu'elle a à te dire.

— Alors vous n'êtes pas venus pour faire le ménage !

Ross remplit à nouveau son verre avant de se lever pour se diriger vers la fenêtre. Il jeta un regard sur le haut de la rue, vers la petite librairie de monsieur Bernard, puis en bas, devant le restaurant asiatique où deux gosses emmitoufflés dans d'épais anoraks s'amusaient à extirper toute trace de neige des capots de voitures pour confectionner de grosses boules que Nathan imagina finir sur le pare-brise d'un autre râleur.

Il inspira profondément avant de se tourner vers Blanka Fayar.

— Si votre venue a un quelconque rapport avec la disparition de votre mari, je suis désolé, mais je ne peux rien faire pour vous.

— Vous êtes capitaine de police ! Coupa-t-elle.

— J'étais.

L'affaire « Anton Fayar » avait défrayé la chronique six mois plus tôt avec la mystérieuse disparition de cet énigmatique chef d'entreprise qui ne s'était pas cantonné à la première marche européenne de la production de semi-conducteurs, mais avait irradié le microcosme parisien de la haute couture et de la parfumerie. Des bruits avaient même couru sur l'éventuel rachat d'un grand nom de la presse écrite. Mais voilà, un soir, au début de l'été, la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre. Les services de police annoncèrent la disparition d'Anton Fayar, dévoilant du même coup leur impuissance dans une affaire qui s'annonçait aussi troublante que difficile. Aucune demande de rançon, aucune revendication. Personne ne se manifesta et aucun indice ne fit avancer l'enquête.

Six mois après, rien n'avait bougé, si ce n'est que les médias s'étaient jetés depuis bien longtemps sur d'autres proies beaucoup plus intéressantes pour leur audimat.

— Tu es en congé, c'est différent, reprit Tony Barrezi en s'approchant de Ross pour soulever machinalement, d'un doigt, le fin rideau jauni par la nicotine et le temps.

— Je sais que vous pouvez le retrouver, reprit-elle en se rapprochant des deux hommes. Vous êtes le seul... je vous en supplie. Je vous payerai, je vous donnerai tout ce que vous voulez. Aidez-moi.

La faible lumière de la pièce jouant avec la pénombre extérieure creusa les traits déjà bien fatigués du visage de Ross. Blanka Fayar le vit pour la première fois tel qu'il était vraiment : usé, brisé, avec une barbe négligée sur une peau huileuse dessinant des pommettes saillantes. Il n'était plus qu'un fantôme, une ombre cadavérique. Les nuits blanches éthyliques l'avaient transformé en pantin chancelant, et des odeurs âcres d'acétone l'accompagnaient comme une malédiction.

*Et si elle s'était trompée.*

Prenant peur à cette idée, Blanka Fayar, dont l'entourage se serait accordé sans peine à la décrire comme inébranlable, vacilla. Elle chercha ses mots, une phrase qui aurait pu peser dans la balance, mais rien ne lui vint.

Ross renifla. Il s'essuya les lèvres sur la manche de son caban qu'il n'avait pas encore pris la peine d'ôter.

Tony aurait aimé que son ami dise quelque chose, qu'il fasse un geste, mais Nathan se saisit du paquet de blondes qui dépassait légèrement de la poche extérieure de l'impeccable veston du commissaire. Il tapota de l'index sur l'arrière pour en extraire une cigarette qu'il porta immédiatement à sa bouche. Il l'avança ensuite au-dessus de la flamme du briquet que Tony lui présenta. Son extrémité se mit à rougeoier dans un imperceptible crépitement de tabac sec.

— Sérieusement, vous m'avez bien regardé ? réussit-il à articuler en retenant la fumée aspirée au creux de ses poumons. Il expulsa le tout par le nez, en deux longs traits épais, ajoutant un caractère bestial et sauvage à son allure déjà bien insolite.

— Croyez-moi, madame Fayar, je suis sincèrement désolé de la disparition de votre mari, mais je ne suis plus de la partie... Putain, Tony, tu le sais bien !

Le commissaire ne prit pas la peine de répondre. Il se retourna simplement vers Blanka Fayar, attristé d'avoir malheureusement eu raison. Il aurait bien aimé attraper Nathan par le col et lui mettre une bonne raclée, juste histoire de le raisonner, de lui ouvrir les yeux ; c'était en fait la seule chose qu'il n'avait pas encore essayée, mais à bien y regarder, cela non plus n'aurait pas fonctionné.

— Venez, madame Fayar, dit-il tout simplement en la prenant par le bras.

Nathan resta planté devant la fenêtre. Il souffla un long ruban de fumée bleutée, sans se préoccuper du petit rouleau de cendre qui se détacha de la cigarette américaine pour plonger vers le plancher.

— Et toi, prends au moins une douche, ce ne sera pas du luxe !  
lança Tony sur le pas de la porte.

Blanka Fayar se retourna. Elle fit à nouveau les quelques pas qui la séparaient de Ross pour se dresser devant lui en cherchant cette fois-ci à le défier du regard.

— Je sais ce que vous endurez capitaine. Je le sais mieux que quiconque et ne croyez surtout pas le contraire. Nous avons perdu notre fils il y a maintenant cinq ans. Je ne passe pas un seul de ces jours que Dieu m'inflige sans penser à lui... sans me demander ce que serait devenu mon petit bout de chou de six ans. Aurait-il été studieux ? Jouerait-il au basket ? Au football ? Préférerait-il la lecture, la musique peut-être ? Je suis sûre qu'il aurait aimé lire. Et puis, je l'imagine me supplier avec une petite moue tristounette de le laisser aller au cinéma, à sa première boum...

Une larme coula sur sa joue. Elle l'essuya de son index alors que sa voix commençait à vaciller, mais elle continua, en regardant maintenant par la fenêtre alors que Ross osait enfin lever les yeux sur elle.

— ... Je le regarde devenir un homme, sa voix mue, je le console en lui expliquant que les boutons passeront. Je le vois, me faire un signe de la main sur le chemin de l'école avant de rejoindre une jolie jeune fille qui l'attend en souriant. Il aura de beaux enfants, ils joueront dans le jardin, sauteront en criant dans la piscine... Nous rirons de leurs grands yeux devant le sapin de Noël. Mais voilà... aujourd'hui... aujourd'hui tout est noir, c'est le vide, je ne peux qu'enfouir mon visage dans ses vêtements que je garde comme un fardeau, à la recherche d'une odeur. À chaque fois je suis là à espérer qu'elle puisse effacer cet horrible cauchemar...

Sa vision se perdit derrière le fin voilage au-dessus des toits d'immeubles fumants.

— ... Je vous assure que je sais ce que vous endurez capitaine, je ne le sais que trop bien.

Elle se retourna vers lui. Il évita son regard. Il aurait aimé lui parler, lui dire des mots réconfortants qui auraient pu lui faire comprendre combien il compatissait, mais que tout ça était bien au-dessus de ses moyens, que n'ayant pu protéger les siens il était incapable de l'aider à son tour.

Il baissa la tête, porta la cigarette à ses lèvres.

— Je sais aussi quelles horreurs vous ont traversé l'esprit. Je connais ce sale goût qui reste quand elles veulent bien finalement s'estomper, avec ce sentiment de lâcheté qui vous enfonce un peu plus chaque jour.

— Vous comprenez alors... je ne pourrai pas vous aider.

— Bien sûr que si ! Vous le pouvez ! mais vous avez peur, vous avez peur de perdre vos souvenirs. Qu'ils s'effacent en vous laissant définitivement seul. Aidez-moi, monsieur Ross. Je n'ai plus que lui et j'ai besoin de vous.

Elle posa une main sur le bras de Nathan, immobile, cherchant à nouveau par-dessus les toits une aide qui lui éviterait en plus de culpabiliser. Pour l'heure, sa seule envie était que se calme ce foutu bourdonnement qui massacrait sa boîte crânienne.

Les bruits extérieurs s'estompèrent peu à peu, comme ceux des voisins éméchés qui gueulaient encore pour un repas froid, mal cuisiné, ou pour une autre journée passée une fois de plus le cul dans un fauteuil déglingué, hypnotisés par un florilège d'émissions télé à la con. Il n'entendit pas non plus la porte se refermer sur Blanka Fayar au bras de Tony Barrezi. Le monde chancela autour de lui. Les lumières se mirent à danser au rythme de cette migraine qu'il sentait maintenant gonfler ses veines meurtries. Elle avait raison, cela ne faisait aucun doute, mais ce n'était pas son histoire. Il ne demandait rien à personne. Qu'on le laisse seul. Son arme et sa carte étaient bien rangées au fond d'un tiroir du bureau de Tony et tout le monde croyait que ce n'était que provisoire. Ils ne comprenaient donc rien à rien !

*Je devais les protéger...*

Il se remémora l'arme posée sur sa tempe, là où la pression sanguine tambourinait maintenant à en crever comme si elle se vengait qu'il n'ait pas été au bout.

*... Même ça, j'en ai été incapable.*

Le ramdam s'amplifia en un grondement sourd pour se propager comme un feu de paille rongeant tout sur son passage. Ses pensées s'entrechoquèrent dans un brouhaha insondable pour disparaître sous d'autres images brouillées, embrasées dans la foulée par cet atroce tam-tam sanguin. Il porta ses mains de chaque côté du crâne pour l'empêcher d'exploser, avant de tomber à genoux, grimaçant de douleur. Il glissa, se recroquevilla sur le flanc en pleurant puis d'un seul coup, d'un seul, tout s'arrêta.

Elle était là, souriante, dans sa belle et légère robe d'été. Une paire de sandales à la main, debout, au bord de ce petit lac où ils aimaient tant aller. Devant eux, Lilou faisait des bonds dans l'eau tout en se pinçant le nez. Elle disparut un instant sous la surface avant de ressortir en se frottant énergiquement les yeux. Elle leur fit un signe de la main puis sauta à nouveau, le plus haut qu'elle put, pour se laisser retomber en ne laissant qu'un bouillon d'écume à la surface.

— *Regarde ta fille, chéri. Elle aime l'eau, comme toi... Regarde... Tu peux y arriver.*

Elle avait marmonné ces quelques mots avec douceur. Il la vit sourire, elle était merveilleusement belle. Elle se déplaçait avec grâce, ses longs cheveux noirs ondulaient à chacun de ses mouvements. Elle échappa de justesse aux éclaboussures de Lilou qui s'esclaffait les yeux mi-clos. Elle se retourna encore une fois, son visage avait changé. Ses traits harmonieux tissaient maintenant un air absorbé, attentif.

— *Regarde mon amour, lève la tête... tu dois y arriver.*

Elle lui sourit paisiblement puis son image s'effaça, doucement. Le froid, le noir, le vide reprirent place. Il se mit à marmonner.

*« ...Écoute la voix du vent, qui se glisse sous la porte,  
écoute on va changer de lit, changer d'amour, changer de  
vie, changer de jour... »*

Cela s'était passé chez Paul, un ami d'enfance. Une fête comme une autre, sans raison. À cette époque, ils n'en avaient pas vraiment besoin, et une trentaine de personnes s'étaient retrouvées à picoler, grignoter, et danser dans le petit appartement sous les toits d'un immeuble historique et mal en point des vieux quartiers. Elle était là, grande, fine avec de longs cheveux noirs, se forçant à sourire aux paroles lourdes d'un type qu'un dernier verre, celui de trop, rendait chiant comme la mort. Leurs regards s'étaient croisés et il avait alors su qu'il lui fallait agir, danser, boire un verre, lui proposer de se revoir, tout savoir sur sa vie ou juste lui tendre la main, se rapprocher d'elle sur les paroles de cette chanson qui deviendraient pour eux inoubliables.

Deux mois après ils s'installaient dans un premier appartement. Ils s'y cloîtrèrent des journées entières enlacés, à manger sur le pouce, à rire de tout et de rien avant de se glisser à nouveau sous la couette pour croquer à pleines dents leur invulnérable amour. Lilou vint au monde quelques années plus tard, le jour même de sa titularisation au grade de lieutenant de police. Elle était belle comme un cœur avec ses petites joues potelées et ses petites boucles noires, souriante comme sa maman d'un petit faciès contagieux qui dit oui à la vie. Par son arrivée, elle scella définitivement leur union. Aux yeux de tous, ils respiraient le bonheur et c'est vrai qu'ils étaient heureux, comme chacun peut espérer l'être. Jusqu'au jour où le terrible sort, une exigence céleste ou encore quelques équations cosmologiques décidèrent qu'il devait en être autrement.

Ce fut l'accident.

Il n'aurait pas su dire combien de temps il était resté là, gisant sur le vieux linoléum crasseux, le temps de s'apaiser enfin. L'immeuble entier était maintenant calme. De légers flocons se mirent à griffer les cônes lumineux des réverbères pour finir avec délicatesse sur le sol cotonneux.